

# LES LIANES DE L'AMOUR

Du même auteur :

- *L'Inspecteur Specteur et le doigt mort*, Les Éditions des Intouchables, 1998.
- *L'Inspecteur Specteur et la planète Nète*, Les Éditions des Intouchables, 1999.
- *Penser, c'est mourir un peu*, Les Éditions des Intouchables, 2000.
- *Diane la foudre*, Les Éditions des Intouchables, 2000.
- *L'Inspecteur Specteur et le curé Ré*, Les Éditions des Intouchables, 2001.
- *Penser, c'est mourir un peu 2*, Les Éditions des Intouchables, 2002.
- *L'Inspecteur Specteur – Intégrale*, Les Éditions Coup d'œil, 2014.
- *TAG*, Les Éditions Goélette, 2014.
- *Étoiles tombantes*, Les Éditions Goélette, 2015.
- *Osti de Tabarnac, preux chevalier francol*, Les Éditions Robert Laffont, 2019.
- *L'Inspecteur Specteur et le doigt mort*, réédition, Les Éditions de l'Individu, 2020.
- *Les dents de l'amour*, Les Éditions de l'Individu, 2020.
- *L'Inspecteur Specteur et la planète Nète*, réédition, Les Éditions de l'Individu, 2021.
- *L'Inspecteur Specteur et le curé Ré*, réédition, Les Éditions de l'Individu, 2021.
- *L'amour sous toutes ses coutures*, Les Éditions de l'Individu, 2021.
- *L'Inspecteur Specteur – le coffret*, Les Éditions de l'Individu, 2021.



**HilareCoquin**

présente

# LES LIANES DE L'AMOUR

de

**GHISLAIN TASCHEREAU**

**UN ROMAN  
D'AMOUR SAUVAGE**

(traduit du lingala, de l'anglais  
et du français par un traducteur)

Coordination : Alexandra Gilbert  
Direction littéraire et révision linguistique : Patricia Juste  
Conception et graphisme de couverture : Olivier Bruel  
Conception typographique et montage : Marquis Interscript  
Photo de l'auteur : Marie-Claude Meilleur

© Ghislain Taschereau, 2022

ISBN : 978-2-9820117-1-7 (imprimé)

ISBN : 978-2-9820117-2-4 (epub)

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2022  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

Distribution :  
Prologue Inc.  
1650 Boulevard Lionel Bertrand  
Boisbriand (Québec) J7H 1N7  
[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

[www.editionsdelindividu.com](http://www.editionsdelindividu.com)

## **AVERTISSEMENT**

Par antispécisme absolu  
et pour éviter toute tentative d'appropriation animale,  
les animaux apparaissant dans ce livre  
ont été interprétés par de véritables animaux.

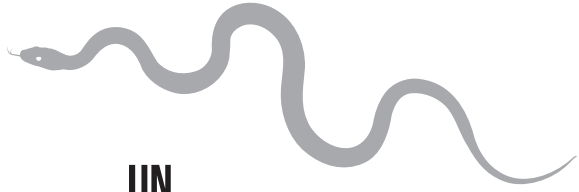


*En descendant du singe,  
l'homme a raté la dernière marche.*

— LUDGER







## UN

*1966. Dans la forêt du bassin du Congo.*

— Qu'est-ce que c'est que cette chaleur ? demande Lady Jane Kitche de Coilspring alors qu'elle et les huit hommes de son équipe s'enfoncent dans les bras tentaculaires et touffus de la jungle sauvage. Et que sont ces désagréables bestioles qui nous tournent autour ? Ne me dites pas qu'il en sera ainsi pendant deux semaines !

— Ouaf, ouef, ouaf ! jappe Kiri, le chihuahua de la jeune femme, pour signifier son accord, ce qui fait bien rire le cuisinier-marabout, le guide et les six porteurs qui sont payés pour trimballer tout autant de malles renfermant le matériel photographique de Jane.

N'obtenant pas réponse à ses questions, la femme récidive.

— Qu'est-ce que c'est que ce climat ? Vous le faites exprès pour le rendre aussi hostile ?

Entre deux coups de machette dans cette végétation qui lui met des bâtons sous forme de branches dans les roues, Mafuta, son guide, l'approuve.

— Madame a bien raison, dit-il, c'est un climat horrible. C'est pourquoi nous détestons notre pays.

Marshall Kitche, militaire à la retraite et oncle de Jane, compatit.

— Je te comprends, lance-t-il à Mafuta. Moi aussi, je déteste ton pays.

— En même temps, ajoute Jane en sortant un mini-appareil photo de sa poche pour mettre sur pellicule la magnifique fleur exotique qu'elle vient de voir, ces conditions donnent naissance à des plantes d'une beauté époustouflante!

— Tout à fait, approuve Mafuta, c'est pourquoi nous adorons notre pays.

Le grand homme reprend son avancée dans l'exceptionnelle densité végétale qui lui fait face et recommence à frayer un chemin à l'équipe. De son long bras robuste et puissant, il balance sa machette devant lui, laissant toute sa virilité s'exprimer par sa grognante et gluante gorge et, ce faisant, il tranche, d'un seul coup, la fleur qui avait ébloui Jane.

— Aaah! s'écrie la dame, déclenchant un « ouaf, ouef, ouaf! » bien aigu du chihuahua et les rires bien gras des porteurs. Vous venez de couper cette pauvre beauté sans défense!

— Ainsi en est-il des plantes comme des hommes, rétorque Mafuta, à force de pousser les unes sur les autres, elles finissent par tomber.

— Mais elle est tombée parce que vous l’avez coupée ! Avec une violente insensibilité, en plus ! Vous ne pouviez pas frapper à côté, non ?

— J’aurais pu, madame, j’aurais pu. Mais si j’avais frappé à côté, je n’aurais pas pu trancher la tête de ce joli serpent qui s’apprêtait à vous poinçonner la cheville.

Jane baisse instantanément les yeux vers le sol et décortique l’action immobile qui apparaît à ses pieds. Légèrement inclinée sur la droite, mais sur sa gauche à elle, la tête d’un mamba noir, grande ouverte et menaçante, exhibe des crocs qui savent tuer et qui se trouvent à un millimètre de la rose chair de madame Kitche. La langue du reptile est sortie à pleine longueur, et son i grec allongé ondule sur les feuilles mortes. Jane soupire. Elle n’a pas le choix ; elle doit se comporter comme une femme. Elle sursaute donc en poussant un cri exagérément féminin, imitée aussitôt par son chihuahua, et elle se colle contre le torse musclé et musqué de Mafuta que la chose ne semble pas exciter plus que si on venait de lui caresser une dent. Les porteurs rigolent de nouveau, tandis que Jane, sa petite mascarade terminée, se détache lentement de Mafuta, lequel bande tout de suite l’essentiel de sa musculature pour se remettre à dompter la nature à l’aide de sa machette.

Une vicieuse chaleur parcourt alors le sentier charnel de Jane, ce qui fait chialer son chien, mais la dame se ressaisit rapidement, désireuse qu’elle est de ne pas

paraître trop vulnérable devant tous ces hommes qui la suivent de leurs yeux fureteurs. Marshall Kitche remarque le malaise de sa nièce et lui jette un regard jaloux, comme s'il l'enviait pour l'utilisation qu'elle a faite, qu'elle fait ou qu'elle fera de son attirail corporel et de celui des autres, et ce, hier, aujourd'hui, demain ou n'importe quand. Mais il compte bien s'amuser lui aussi au cours de cette expédition, à sa façon. Et, juste à y songer, la salive lui monte au bec.

— Cheminons! Cheminons, madame! lance Mafuta, tout sourire, en chantonnant et en fauchant tout ce qui se trouve devant lui. Il faut arriver à la rivière avant la nuit!

Ce sympathique rappel à l'ordre écarte temporairement les pensées de Marshall et calme les élans de désir de Jane, qui commençait à sentir mollir ses jambes. La jeune femme se penche et ramasse la tête du serpent qu'elle tend à Kiri, qui, de quelques coups de langue, la nettoie de son sang. Elle enveloppe ensuite le bout de vipère dans une feuille de kongo bololo et le fourre au fond de sa poche. Elle fait un clin d'œil à son oncle et part à la suite de son guide comme si de rien n'était. Marshall sourit (ce qui est assez rare chez lui), car il reconnaît bien là la téméraire collectionneuse qu'est sa nièce. Jane ne lui a pas demandé son avis, mais le vieux militaire croit qu'il sera capable d'empailler ce petit souvenir. Il a immortalisé toutes sortes de créatures depuis qu'il pratique la

taxidermie, mais un serpent, jamais. Ce sera une première pour lui.

La forêt est toujours aussi dense et Mafuta en arrache même si, en réalité, il en coupe. Le débroussaillage se révèle très ardu et Jane s'impatiente. Habitée à circuler en Rolls Royce sur des routes pavées, elle tolère mal d'avancer à pas d'antilope unipattiste sur un terrain inégal. Et malgré la lenteur de la progression, la chaleur la fait transpirer de partout, comme si l'entièreté de son corps n'était plus qu'une large aisselle suintante. Il y a pourtant à peine une heure que son expédition s'est mise en branle! Qu'est-ce que ce sera quand le soleil sera au zénith? Elle va littéralement pleuvoir par tous les pores de sa peau?

De grosses gouttes de sueur jaillissent de sous sa blonde tignasse qu'elle a emprisonnée sous le chapeau de sa tenue de safari achetée à prix d'or dans un magasin de Londres spécialisé dans les vêtements de sport trop dispendieux prisés par de pauvres riches en manque de sensations fortes. L'eau salée coule sur son large front, sur ses pommettes saillantes, sur son nez droit et franc, sur ses lèvres rondes et pleines de chair qui semblent toujours dire oui. Elle glisse également sur ses tempes creuses, contourne ses yeux gris foncé, passe sur son menton volontaire, sinue le long de son cou de grâce pour aboutir dans le sillon de sa gorge où elle emprunte le sentier menant là où les mots n'arrivent plus à rendre justice à la splendeur d'un fauve.

— N’y a-t-il pas moyen de passer par un chemin plus praticable? demande justement Jane d’une voix de fauve en furie.

— Oui, bien sûr! glousse Mafuta sans cesser de faire aller sa machette. Mais je vous l’ai déjà dit. Cela représente un détour qui nous prendrait quatre jours de jeep au lieu d’un jour de marche.

— Oui, je sais tout ça, mais je me demande seulement s’il est obligatoire de traverser une portion de jungle aussi crépue pour arriver à notre destination.

Mafuta s’arrête net et se retourne.

— Vous n’aimez pas le crépu, madame? questionne-t-il en passant une main sensuelle dans sa ruisselante chevelure.

Jane déglutit. Elle a peur d’avoir dit une bêtise, mais se rattrape promptement.

— Si, mais je préfère le crépu que je n’ai pas besoin d’enjamber, précise-t-elle.

— Ouaf, ouef, ouaf! confirme Kiri.

Les lèvres de Mafuta s’étirent, dévoilant une série de dents d’une blancheur et d’une symétrie parfaites qui confondraient dentistes et arpenteurs géomètres confondus.

— Je connais un crépu qu’il est très facile d’enjamber, madame.

Jane gèle sur place. Ce qui, vu la chaleur ambiante, perturbe son thermomètre interne. Mais Marshall, en

chaperon intrusif, lui évite un nouvel amollissement de jambes.

— Qu'est-ce qui se passe ? lance-t-il, le front plissé par la suspicion.

— Rien du tout ! répond gaiement Mafuta. Je m'apprêtais à me faire remplacer par mon ami Muya. J'ai la machette qui commence à fléchir, voyez-vous. Alors, je vais me reposer un peu pour permettre à mon corps de retrouver toute sa vigueur afin de pouvoir honorer comme il se doit les desseins de madame Jane.

Malgré un léger bougonnement de Kiri, l'explication semble satisfaire Marshall dont le front se déplisse tranquillement. Les propos équivoques de Mafuta ont cependant quelque peu troublé Jane, au point de la faire douter de sa santé mentale. Que lui arrive-t-il donc ? Que sont ces fourmillements qui lui traversent le bas-ventre ? Seraient-ce des signes de désirs... sexuels ? Un gémissement de honte monte dans sa gorge qu'elle étouffe rapidement. Jane ne comprend pas ce qui lui arrive. Serait-elle excitée ? Devant un Noir ?!!! En son for intérieur, elle pousse une horrifiante plainte qui, bien qu'insonore, lui fait porter une main à sa bouche. Elle, Lady Jane Kitche de Coilspring, riche aristocrate d'une lignée de nobles anglais, aurait envie de s'accoupler avec un... avec un Noir ?! Si une telle aventure devait advenir, Lord Arthur Kitche de Coilspring, son père, la renierait et la déshériterait sûrement !

— En avant !

Celui qui a pris la place de Mafuta et qui vient de crier, c'est Muya. Il est le cuisinier officiel de l'expédition, mais il est aussi sorcier et guérisseur, car il connaît bien la végétation de la forêt tropicale. Jane le suit et le regarde travailler. Il est plus minutieux que Mafuta et slalome davantage entre les plantes pour éviter de devoir trop en couper. Contrairement au guide dont l'habillement est synonyme de civilisation, Muya n'est vêtu que d'un pagne très peu ajusté et d'une paire de sandales qui semblent avoir été confectionnées avec des bouts de pneu, et ce, de façon plus qu'artisanale. La vue de ce corps ruisselant et presque nu perturbe de nouveau Jane, laquelle sent naître, dans ses entrailles, des sensations qui se passeraient bien de vêtements et qui réclameraient plutôt un certain va-et-vient. Elle s'imagine retirer d'un seul coup le maigre bout de tissu recouvrant la virile intimité de Muya, et ses muscles pelviens se contractent malgré elle, lui donnant l'impression d'être vivement visitée avec vigueur par le premier venu vaillant. Chancelante, elle craint de faillir et de tomber à la renverse, tellement la sensation est troublante de vérité. Elle doit faire quelque chose et vite si elle ne veut pas s'évanouir ou gémir d'envie en émettant des sons de rut à son insu. D'autant plus que Kiri, loin d'être insensible aux phéromones de sa maîtresse, s'est mis à frotter son petit bassin contre son bras. Jane fait passer son oncle devant elle et le suit de



près en se concentrant sur son arrière-train. La raie humide de Marshall a laissé une trace bien évidente sur son pantalon, et cette vision refroidit illico les ardeurs de la dame qui peut maintenant se concentrer sur autre chose que ses pulsions déplacées. Et elle ne manque pas de matériel pour solliciter son esprit, à commencer par les nombreux insectes qui, faisant fi de ses protestations, violent son épiderme à répétition et par les coups de queue de son chihuahua qui, lui, n'a pas du tout été refroidi par le postérieur souillé de Marshall. Mais Jane a plus d'un tour dans son sac et c'est justement au fond d'un sac de jute qu'elle porte sur son dos que Kiri se retrouve et qu'il s'endort en rêvant de déflorer des dobermans à l'aide d'un escabeau.

Les six heures de marche à travers cette mer de plantes, ces vagues d'arbustes et ces torrents d'arbres se poursuivent dans le silence et ne sont ponctuées que par les ahanements divers de Mafuta, de Muya et des porteurs qui ne sont pas sans rappeler à Jane qu'elle est faite de chair et que la superficie totale de cette chair pourrait facilement accueillir une bonne cinquantaine de paires de mains.

Mafuta, qui a repris sa place en tête de file, lève un doigt et demande l'attention. Le bruit de l'eau qui danse, au loin, provoque des grognements de bonheur chez les hommes qui envisagent avec grand plaisir la perspective de baigner leur corps fourbu et de le laver de ses efforts entre deux cohortes de crocodiles nains.

— Nous atteindrons la rivière Lukaya dans moins d'une heure, estime Mafuta. Nous installerons notre bivouac sur sa rive et y passerons le temps qu'il faudra pour que vous puissiez faire vos photos, madame.

Sans attendre une réponse, le guide repart d'un bon pas, suivi de Marshall qui, en frôlant Jane, murmure, moqueur :

— Elle va faire de belles photos, la dame, hein ? J'ai bien hâte de voir ses appareils.

Jane sursaute. Embarrassée, elle regarde autour d'elle afin de s'assurer que personne n'a remarqué son malaise, puis elle se met en marche.

Les soixante minutes que dure l'heure pendant laquelle le groupe franchit la distance le séparant de la rivière se déroulent sans encombre, si bien qu'il ne vaut pas la peine de relater ce qui ne s'est pas passé.

Arrivé au bord de la Lukaya, tout le monde est soulagé. On se met vite à la tâche pour monter le campement afin de préparer le souper et de relaxer un peu avant la nuit. Jane vient de libérer Kiri qu'elle dépose sur le sol quand un des Congolais s'exclame :

— *Eza malamumu koyoka makelele ya mayi ya lukaya et nazo mona ndenge toko dinda kuna pona kosukola<sup>1</sup> !*

Épuisée, les pieds en compote, les jambes en purée et le dos en hachis, Jane sourit malgré tout.

---

1. Qu'il fait bon entendre le son de la Lukaya et s'imaginer qu'on va bientôt pouvoir y plonger pour s'y rincer les couilles !

— J'adore la musicalité de tous ces jolis sons qui jaillissent de la bouche de vos hommes.

— En effet, approuve Mafuta en se tournant vers le porteur qui vient de s'exprimer, c'est très agréable à l'oreille. C'est pourquoi nous adorons notre langue.

L'homme, qui comprend qu'on parle de lui, ajoute :

— *Tangu tokosilisa yako sala ba tentes, tko sokola, toko sepela toko bika bisenga ya mike ya bomoyi pamba te esengeli koloba solo ko mona makambu nabino awa ezo pesa bolembu*<sup>1</sup>.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demande Jane en souriant toujours.

— Il dit qu'il est content.

— Hmm... c'est beaucoup de mots pour dire si peu de choses.

— Je sais. C'est pourquoi nous détestons notre langue.

Jane acquiesce à cette réponse quand, soudain, sorti de nulle part, un singe traverse l'équipe en courant et ramasse le chihuahua au passage sous les rires tonitruants des porteurs.

— Kiri ! hurle Jane en partant à la poursuite de l'animal.

Mais il est beaucoup trop rapide pour elle. Le voilà même qui, le chihuahua sous le bras, grimpe dans un

---

1. Quand nous aurons fini de monter les tentes, nous nagerons, nous folâtrerons, nous rigolerons, nous célébrerons les petites douceurs de la vie, car, il faut bien l'avouer, transporter vos cochonneries, madame, est plutôt chiant.

arbre en haut duquel il fait une pause pour admirer la dame en contrebass. Puis, insolent, le singe lui adresse une grimace, abandonne le chien sur une branche et s'éloigne tranquillement.

— Tu vas le prendre en photo ? demande Marshall pour provoquer sa nièce et l'inciter à montrer son vrai visage.

Jane rage et braille son impuissance. Mais, en voyant Kiri qui marche sur cette haute branche et qui disparaît en pleurnichant, son cœur crie vengeance et elle décide de ne pas demeurer les bras croisés. Car s'il est une chose dont elle est certaine, c'est qu'il est difficile de se venger sans se servir de ses bras. Elle court jusqu'à une de ses malles, l'ouvre et la referme promptement, le temps de sortir un fusil semi-automatique Heckler & Koch HK 41, capable de trouer la peau de n'importe quel mammifère, peu importe son épaisseur, et ce même s'il se tenait derrière un mur. D'une main exercée qui en a vu d'autres, elle s'empare d'un chargeur et l'introduit dans l'espace de l'arme prévu à cet effet de façon à obtenir l'effet prévu par cette arme. Puis, sous le regard admiratif de son oncle, elle épaule, vise le singe... mais Muya la plaque au sol alors qu'elle fait feu!

— Noooooooooooooon !

BANG !

La balle coupe un arbrisseau, ricoche sur un rocher, sectionne une mouche et va se loger dans le tronc d'un palmier.

— Aaaarggghh! grogne Jane, ne ressentant subitement plus aucun élan de désir pour ces hommes qui la dévisagent comme si elle était en train d'éviscérer un bébé vivant en riant. Qu'est-ce qui t'a pris, espèce d'imbécile?! Pourquoi tu ne m'as pas laissée tuer ce sale macaque?!

— Ce n'est pas un macaque, c'est un b...

— Je m'en fiche! Il a enlevé Kiri, abruti! Mon petit Kiri chéri!

— Il ne faut pas tuer les animaux, madame.

Jane tourne son fusil en direction de Muya et hurle:

— Et les idiots! On peut les tuer, les idiots?

À la dernière milliseconde, elle relève le bout de son arme et une pluie de coups de feu vole vers le ciel, échelonnant les feuilles les plus denses, trouant les plus larges, écumant un ou deux arbres au passage, et c'est les pupilles noyées par une inondation lacrymale de plusieurs millilitres que, dévastée, la pauvre femme tombe à genoux sur le dos en pleurant tout ce qu'elle n'a pas eu le loisir de transpirer par les yeux depuis le début de la journée. Elle redresse ensuite la tête et hurle le nom de son chéri:

— Kiriiiiiiiiiiii!

Au loin, un long cri guttural en crescendo puis en decrescendo lui répond, évoquant une plainte animale solidaire de la douleur de l'homme. Ou de la femme.

— Oh! fait Mafuta. On dirait bien que la jungle a mal pour vous...





## DEUX

— Mais ce n'est qu'un animal ! plaide Jane entre deux paires de claques qu'elle s'administre elle-même pour lutter contre la nuée de moustiques avides de chair blanche qui l'agressent.

— Votre chien aussi n'est qu'un animal..., réplique calmement Muya sans avoir à chasser les insectes qui semblent bouder son hémoglobine.

— Non, ce n'est pas qu'un animal, c'est mon Kiri à moi !

— Le chimpanzé aussi est sûrement le singe de quelqu'un.

Jane s'étonne.

— Les Congolais ont des singes comme animaux de compagnie ? demande-t-elle, incrédule.

— Pas nécessairement. Mais un singe peut avoir un singe comme animal de compagnie, tout comme un homme peut avoir un homme ou une femme peut avoir une femme comme animal de compagnie ou vice versa et virsa vece.

— Les hommes et les femmes ne sont pas des animaux, voyons !

— Ah non ? Que sommes-nous, alors ? Des plantes ?  
— Je ne sais pas pour les Noirs, mais, en tout cas, les Blancs ne sont pas des animaux !

— Ah, ça, c'est bien vrai : ils sont pires.

— Comment ça, pire ? Comment osez-vous ?

— Les animaux tuent pour manger, tandis que les Blancs tuent pour le plaisir de tuer. De dominer.

« Tu ne crois pas si bien dire... », pense Jane en s'imaginant fracasser à coups de noix de coco le crâne de ce Muya qui l'a empêchée d'éliminer la saleté de singe ayant ravi son petit Kiri.

— Votre tente est prête, madame, annonce Mafuta qui vient de s'avancer discrètement tel un fauve en pantoufles.

Jane sursaute, car ses nerfs sont à vif depuis que son Kiri a disparu et elle est à fleur de pauvres parmi ces petites gens inconnus, qui plus est noirs.

— Y avez-vous chassé toutes les bestioles qui pourraient faire boursoufler la surface de ma personne ?

— Impossible, madame, car les insectes sont supérieurs à l'homme, en qualité et en nombre. Mais, nous, les Congolais, avons toujours des idées lumineuses. Alors, demain, si vous le souhaitez, vous dormirez en compagnie de trois ou quatre pangolins qui s'occuperont des fourmis, et d'une dizaine de chauves-souris qui se chargeront des moustiques.

Jane écarquille les yeux d'effroi.



— Dormir avec des pingouins chauves et des souris ?!

— Des pangolins et des chauves-souris.

— Peu importe ! Vous êtes fou ! Et c'est l'idée la plus stupide que j'aie entendue depuis fort longtemps.

— Oui, nous, les Congolais, avons rarement des idées lumineuses.

— T'en fais pas pour les moustiques, Jane ! la rassure Marshall qui s'approche en lui tendant un tissu transparent. Au Vietnam, je dormais tout habillé, je m'enduisais de chasse-moustique et j'enfilais cette cagoule moustiquaire. Tu n'as qu'à faire pareil.

— Mais comment pourrais-je dormir en sachant mon Kiri seul dans la nuit noire de ce bouillon de vie et de mort que sera la jungle nocturne ?!! Je n'arriverai jamais à fermer l'œil !

— Lequel ? demande Mafuta, intrigué.

— Je pourrais très bien dormir avec toi, propose Marshall en remontant son pantalon au-dessus de son petit ventre. Il paraît que mes ronflements apaisent les humains, mais éloignent les prédateurs.

— Non, merci, mon oncle ! tranche Jane en reniflant bruyamment et en bombant ses deux torsos. Je ne doute cependant pas que votre odeur chasse les moustiques à merveille.

Elle exhibe son arme et se déplace autour des tentes du campement, en déclarant d'une voix ferme :

— Je préfère dormir avec mon semi-automatique Heckler & Koch HK 41, quitte à le trouver trop long et trop dur et que cela m’indispose ! Car rien ne pourrait me reconforter davantage que la puissance de ce compagnon qui sait repousser l’homme comme le lion. Rien n’est aussi viril que mon fusil !

Jane cherche ses employés afin de savourer l’effet que ses paroles ont eu sur ces pauvres hères qui dépendent de sa fortune pour survivre, mais elle a la désagréable surprise de constater que personne ne l’a suivie ni entendue. Des cascades de rires et des clapotis au loin attirent son attention ainsi que son corps qui se met à marcher à son insu en direction du plaisir. Ce sont alors Muya, Mafuta et les six porteurs qu’elle voit, nus, s’ébrouant dans l’eau de la Lukaya, la peau scintillant de mille reflets rosés que les gouttelettes font éclater, comme autant de bulles de bonheur, au visage des hommes qui célèbrent la vie au lieu de la regarder passer avec un fusil dans les mains.

— J’espère qu’elle est bonne, dit Marshall qui vient de la rejoindre en mastiquant nerveusement un bout de *jerky*. En tout cas, elle donne soif !

Jane remarque tout à coup que son oncle suinte et qu’il a les yeux cernés de sueur et de crasse, ce qui lui donne l’allure d’un raton laveur qui viendrait tout juste de se servir de jumelles qu’on aurait préalablement enduites de suie. Le contraste avec les corps olympiens

de tous ces Noirs qui ne connaissent pas le mot « pudeur », pas plus que la vingtaine de ses synonymes proposés par les dictionnaires, est horrifiant. Jamais Jane n'a vu, parmi ses congénères, des silhouettes sculptées avec une telle harmonie. Elle fulmine de jalousie de ne pas pouvoir laisser libre cours à ses envies et se jeter à l'eau à poils-que-veux-tu sans se soucier des qu'en-dira-t-on, des regards indiscrets et des caresses furtives. Mais cela lui est impossible et elle le sait bien, car elle craindrait trop d'endommager les délicates composantes de son fusil en l'immergeant dans la rivière. Elle se contente donc, pour le moment, de goûter avec les yeux seulement les délices de cette innocente mais sensuelle pataugeoire.

Chacun de ces hommes est parfait. Jane ne s'était jamais arrêtée à étudier la chose avant, car elle n'en avait jamais eu la jouissante opportunité, mais elle doit se l'avouer aujourd'hui : les Noirs lui semblent génétiquement supérieurs aux Blancs. Leur solide charpente allie élégance, souplesse, fermeté, robustesse, confort, puissance, aérodynamisme et ergonomie de luxe, et leurs courbes se marient de telle façon qu'elles donnent envie de faire de la luge sur chocolat.

De violents fantasmes conjuguant plongeon, flotte, porteurs et pieuvre consentante secouent le coccyx de Jane. Elle est profondément confuse et ne peut pas croire qu'elle n'a pas eu une seule pensée pour Kiri depuis

plusieurs minutes. Heureusement, un cri la sort vite de ses rêveries honteuses.

— Hé, madame ! lance Mafuta. Vous ne vous baignez pas ? Vous ne voulez pas vous rafraîchir ? Vous laver ? Vous avez peur de vous noyer ?

— *Oko kaka mayi te*<sup>1</sup> ? ajoute un porteur.

Tous les hommes s'esclaffent et tapent sur la surface de l'eau pour exprimer leur appréciation de la blague.

— Je ne vais quand même pas me dévêtir et me jeter dans la rivière pour vous faire plaisir !

— La Lukaya fait presque huit cents kilomètres, madame. Vous trouverez bien deux petits mètres où faire votre toilette à l'abri de nos regards, non ?

Voyant que Jane tarde à répondre, Mafuta ajoute, l'œil mi-taquin, mi-coquin :

— Si c'est ce que vous souhaitez, bien sûr...

— Je peux t'accompagner pour assurer ta sécurité, propose Marshall en mastiquant un deuxième *jerky*. Au Vietnam, je ne laissais jamais un collègue aller se baigner ou chier sans surveillance.

— Merci, mon oncle, mais je peux très bien me débrouiller toute seule. Nous avons passé une petite chute là-bas tout à l'heure qui m'a fait croire que nous étions arrivés à la rivière. Je pourrai m'y rincer sans rincer trop d'yeux.

---

1. Vous êtes allergique à l'eau ?

Mais Jane ne bouge pas, car elle est hypnotisée par la cohorte de mâles qui, rafraîchis et débarrassés de leurs souillures, sortent de la rivière d'un pas nonchalant, un large sourire victorieux en travers du visage.

— Franchement, les gars! proteste Marshall. Un peu de tenue devant une dame!

— Laissez-les exprimer leurs coutumes, mon oncle! riposte Jane qui s'apprête à sourire aussi malgré elle, tellement le spectacle gonfle ses muqueuses d'appétit, mais, au dernier moment et même un peu plus tard, elle épaulé son fusil et tire sur quelque chose qui se trouve légèrement en retrait, derrière les hommes.

Les sourires disparaissent illico et les têtes se tournent pour voir quel affreux mauvais sort la jeune femme vient de leur épargner. On découvre alors la petitesse de la victime. Muya s'insurge:

— Qu'avez-vous fait là, malheureuse?

— Je... je vous ai sauvé la vie?

— En tuant cette innocente bête?

— Mais c'est un crocodile, non?

— Un crocodile nain! Et le crocodile nain ne s'attaque pas à l'homme, pauvre conne!

— Je ne suis pas pauvre!

Muya est découragé. Il se penche sur le petit reptile en hochant la tête de tristesse. Sa peine se change vite en furie et il crache:

— Vous êtes photographe ou tueuse en série, *zoba* ? Vous êtes ici pour immortaliser les animaux ou pour les mortaliser ?

— Nous sommes ici pour les immortaliser ! tranche sèchement Marshall en avançant d'un pas et en s'imaginant déjà en train d'empailler le mini-crocodile. Et Jane n'a pas voulu mal faire. Elle ne connaît pas cet animal et elle vous a crus en danger. Soyez donc compréhensifs, je vous prie, car, contrairement à moi, elle n'a pas fait le Vietnam. Et n'oubliez surtout pas que ce n'est qu'une femme, après tout.

Ce dernier argument a convaincu le groupe, car chacun acquiesce en levant les yeux au ciel, l'air de dire : « Eh oui... Il ne faut pas trop en demander à ces faibles créatures. »

— Pffff ! fait Jane, frustrée, en s'éloignant à toutes jambes.

L'absence de solidarité de son oncle vient d'agir sur elle comme une machette tournée dans une plaie, voire deux. Aveuglée par la douleur, par la colère et par la douleur de sa colère, Jane ne perçoit pas la pénombre qui croît autour d'elle et elle fonce vers l'endroit où elle a remarqué une chute plus tôt. Le gazouillis de la cascade se fait rapidement entendre et, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « en moins de temps qu'il n'en faut », la voilà nue et mouillée de la tête aux pieds et même à l'intérieur de l'œsophage et de l'estomac, puisqu'elle boit à même la

source qui lui tombe dessus. La sensation de délivrance qu'elle éprouve sous cet or inodore et incolore qui la lave de ses sécrétions phéromonéales et de ses pensées furtives lui fait oublier le temps qui passe, lequel oublie toujours, lui-même, de signaler qu'il passe, si bien que la première chose qu'elle sait, c'est qu'elle ne sait pas du tout l'heure qu'il peut être. Elle quitte sa douche et se rhabille hâtivement dans le but de rebrousser chemin jusqu'au bivouac pendant qu'elle y voit encore quelque chose qui n'est pas très loin d'être presque rien ou l'équivalent de pas grand-chose, mais elle se rend compte que l'absence d'eau coulant sur un corps laisse toute la place aux moustiques. Pensant aussitôt à la cagoule moustiquaire que lui a refilée son oncle et qu'elle a mise dans sa poche, elle y plonge la main pour s'en saisir, mais elle ressent immédiatement une affreuse piqûre dans le pouce. Elle se rappelle la tête du serpent et un frisson d'angoisse la traverse. Le malaise ne dure pas, cependant, car elle sait bien qu'étant mort, l'animal ne peut plus l'envenimer. Alors que Jane tire sur la cagoule pour la récupérer, une dent du serpent s'y accroche et, une fois hors de la poche, le crâne du reptile tombe par terre. L'Anglaise se penche pour le ramasser, mais s'arrête en entendant un bruissement derrière elle qui la fait frémir. Elle pivote, puis se ravise, car il lui semble maintenant que le bruit provient de la droite. N'entendant plus rien, à part la chute, Jane se rend compte que l'obscurité a gagné du terrain et que,

désormais, elle ne saurait dire si le bivouac se trouve de ce côté ou l'inverse, car elle peine même à distinguer son bras droit de son bras gauche, tellement il fait noir. Ce qui lui donne à croire qu'elle est peut-être épiée en ce moment. En effet, comment repérer un Noir dans le noir ? Insidieusement, sa respiration commence à s'accélérer et une certaine panique lui comprime le pharynx. Malgré le fait qu'elle ne voie rien, Jane voit son équilibre l'abandonner. Elle est sur le point de se laisser choir quand un gémissement aigu sur sa gauche la raplombe et lui fait dresser l'oreille. Elle retient son souffle et serre très fort son fusil contre son corps, prête à toute éventualité, et même plus. Quoi qu'il advienne, elle sait que si elle fait feu avec son semi-automatique en tournant sur elle-même, elle risque de se débarrasser de plusieurs éléments opportuns, sinon d'en faire fuir la totalité. Une nouvelle plainte, tout aussi aigüe, jaillit à quelques pas devant elle et les larmes lui brouillent soudain la vue qui, toutefois, est nulle, ce qui n'a donc aucune espèce d'importance. Mais si ses yeux ont ressenti le besoin de couler, c'est parce qu'elle croit bien avoir reconnu la voix de son chihuahua adoré.

— Kiri ? hasarde-t-elle. C'est toi ?

Plus rien. Plus un son. Et pas un mot, puisque les chiens ne parlent pas. Bref, c'est le silence total. À part, bien sûr, la chute et les milliards de bruits émanant d'une nuit tropicale. Jane risque quelques pas en direction



de l'endroit d'où est venu le gémissement et perçoit un nouveau cri, un peu plus loin cette fois. Et il lui semble toujours qu'il s'agit là du timbre de son chihuahua, mais elle n'en mettrait pas sa main au feu. Elle devrait, toutefois, car la lumière de son membre enflammé l'aiderait certainement à y voir plus clair. Elle avance encore un peu, entend gémir derechef, presse le pas pour rattraper ce petit animal qu'elle aime tant et se prend les pieds dans une racine. En tombant, sa tête heurte un arbre qu'on ne saurait identifier étant donné l'obscurité totale, et l'impact de son atterrissage lui enfonce un des crocs du serpent mort dans la hanche tandis que sa rotule droite percute le châssis de son fusil.

Au sol, en larmes, entourée du vrombissement d'une cinquantaine de moustiques affamés, Jane ne donne plus très cher de sa peau, même si elle dispose d'un excellent budget.

— Madame est perdue ?

Cette voix, derrière elle... Ce n'est sûrement pas celle de Kiri. C'est celle d'un homme ! Assurément !

Animée d'une énergie nouvelle, Jane se redresse avec une étonnante vigueur pour une fille qui était presque assommée et tourne la tête. Tout ce qu'elle arrive à discerner, ce sont deux yeux et une série de dents qui luisent dans le noir. L'homme, qu'elle ne reconnaît pas parce que, pour elle, tous les Noirs sont pratiquement identiques, l'homme, donc, se penche vers elle, prend sa main dans

la sienne et l'aide à se remettre debout. Jane serre cette poigne toute chaude qui vient de l'extirper des ténèbres et ne la lâche pas de tout le temps que dure le retour au bivouac. Exténuée par sa journée de marche et par les peurs où l'ont plongée les bruits de la nuit, elle éprouve un tel sentiment de bonheur et de réconfort, auprès de cet homme dont elle ignore le nom et encore plus l'adresse, qu'elle en tremble. Chemin faisant, le calme s'installe en elle. La lubricité revient même lui titiller les neurones. Jamais elle ne s'est sentie autant en sécurité. Elle est presque sur le point de faire des avances à son sauveur, dans le seul but de le remercier, bien entendu, lorsque des rires et le feu du bivouac qu'elle distingue lui font retrouver cette fade et hypocrite décence qui caractérise les siens. Profitant de la lumière des flammes qui se rapprochent, elle se retourne de façon à connaître l'identité de celui qui vient de lui sauver la vie et elle glapit de surprise en constatant qu'il s'agit du vilain Muya. Celui-là même qui l'a traitée de pauvre ! Jane repose les yeux sur les hommes autour du feu et remarque que Marshall ne se trouve pas parmi eux.

— Où est mon oncle ? demande-t-elle, inquiète.

— Il a bu le contenu d'une petite flasque, répond Muya, et il est allé se coucher.

Jane n'en croit pas les tympanes de ses oreilles. Marshall, qui doit l'assister, qui doit veiller sur elle, a recommencé à boire ! Après un an de sobriété !

— Il ne s'est pas informé de moi ?

— Si, bien sûr. Juste avant d'aller au lit, il a demandé où vous étiez en parsemant ses mots de nombreux « f », mais il n'a pas attendu notre réponse et il nous a chargés de vous souhaiter une bonne nuit.

Jane comprend tout. C'était donc ça, cette malle supplémentaire que Marshall a tenu à prendre avec eux. Cette malle plutôt petite, oui, mais que les porteurs ont trouvé lourde pour sa grosseur.

Muya n'ajoute rien au sujet de l'oncle. Aucune critique, aucun blâme. Il se contente d'accompagner Jane jusqu'à la tente-cuisine.

— Merci, lui murmure-t-elle, un brin piteuse.

Mais elle a du mal à lui lâcher la main. Muya se défait de la sienne pour lui servir un plat de riz et de *makemba*, puis, lui montrant le fusil du doigt, il dit :

— Faites-moi plaisir : demain, rangez cette arme et sortez votre matériel de photographe.

Un long hurlement viril en crescendo puis en decrescendo, le tout agrémenté d'un trémolo et semblable à ce qu'on a entendu plus tôt, retentit du fin fond du cœur de la forêt, bouleversant Jane comme la pluie bouleverse la sécheresse. Muya la regarde d'un air grave, puis decode :

— Je crois que la jungle s'inquiète à votre sujet...





## TROIS

Le début de la nuit est perturbant pour Lady Jane Kitche de Coilspring dont le cœur oscille entre ennui et envie. Elle s'ennuie, en effet, de son animal de compagnie et elle a des envies d'animal et de compagnie. Chaque fois qu'elle se remémore ces corps mouillés, ces cuirs huilés aux muscles lustrés qu'elle a vus patauger, sa respiration s'accélère, devient rauque et elle laisse voguer ses doigts sur les rives boudeuses de son plaisir. Elle se sent alors affreusement coupable. Coupable de ne pas songer à son chihuahua qui doit trembler comme une feuille frileuse et frémissante dans la nuit. Cela l'incite à penser à lui, à son petit Kiri chéri. Elle entend ses jolis piétinements, ses touchants « ouaf, ouef, ouaf! », elle repense à ses mignons étrons gros comme des bonbons et elle tressaille de tristesse. Mais comme elle a connu une journée riche en émotions mortes et qu'elle est forte de fatigue au point d'en inverser l'ordre des mots, elle s'endort tout en douceur en alignant une série de « zzzz » sur l'horizon de son oreiller.

Morphée fait son chemin à travers les draps de la quiétude pendant que le souffle de paix de la jolie Jane est filtré par le grillage de sa cagoule moustiquaire.

Le matin finit par pointer son nez lumineux au ras de la canopée, amenant avec lui les piailllements de tous les oiseaux et les éclats vocaux de tous les singes hystériques qui se sont retenus de crier pendant la nuit afin de ne pas déranger les voisins.

Jane ouvre des yeux gris toujours aussi foncé, mais reposés, qui n'ont cependant pas tout à fait perdu les petites rougeurs que les larmes y ont laissées, rappelant indubitablement le passage du malheur et rappelant également que les yeux sont munis d'un grand nombre de vaisseaux sanguins. Elle entend le bruit de longues fermetures Éclair et se demande si elles appartiennent aux braguettes des Noirs, qui ont toute une réputation, ou à des tentes, dont la réputation est inexistante. Toujours étendue sur sa couche, elle tourne la tête pour voir l'entrée de sa tente à elle quand ses yeux tombent sur une masse grosse comme un poing qui gît là, sur son oreiller. Elle retient un cri de morte et recule le menton pour voir de quoi il s'agit. C'est le serpent ! C'est la tête du serpent qu'elle a échappée à la petite chute où elle s'est douchée ! Qu'est-ce qu'elle fait là ? Qui donc l'a rapportée ? Et, surtout, qui s'est permis d'entrer dans sa tente durant la nuit ?!!! Intriguée, puis carrément troublée, Jane quitte prestement son abri et se dirige droit vers la tente-cuisine

devant laquelle Muya apprête des fruits et fait cuire de la viande à l'aide d'une méthode ancestrale qu'on appelle aujourd'hui le feu.

— Bien dormi ? demande-t-il par politesse.

— C'est vous qui avez ramené la tête ? répond Jane par manque de politesse.

— Oui, j'ai très bien dormi aussi, merci.

— Est-ce que c'est vous qui avez ramené la tête du serpent, oui ou non ?

— Pourquoi j'aurais fait ça ?

Jane est bouche bée.

— Pour... pour me faire plaisir ?

Muya dépose des morceaux de fruits en éventail dans deux assiettes de même que quatre lanières de viande dans chacune d'elles et il en tend une à Jane avant de répliquer :

— Parce que Madame croit qu'elle mérite qu'on lui fasse plaisir ?

Affamée, Jane ne prend pas le temps de répondre à la question qu'elle ne comprend, de toute façon, qu'à moitié, et enfourne trois lanières, l'une derrière l'autre, qu'elle savoure en fermant les yeux. Muya en fait autant avec le contenu de son assiette, mais beaucoup plus lentement.

— Hmm..., fait-elle, comme c'est bon ! Qu'est-ce que c'est ?

— Vous en avez perdu la tête.

— N'exagérons rien. C'est bon, mais je n'en ai pas perdu la tête.

— C'est la viande du serpent dont vous avez perdu la tête.

Jane se fige et se demande si elle doit recracher ou avaler la bouchée qu'elle est en train de mastiquer. Puisqu'elle a déjà bouffé trois de ses quatre morceaux de viande et qu'ils étaient délicieux, elle ne voit pas pourquoi elle deviendrait tout à coup dédaigneuse. Mais si elle avale, cela voudra dire qu'elle se nourrit comme ces hommes qu'elle trouve, certes, beaux, agiles et musclés, mais qui, selon elle, appartiennent à un monde barbare où seuls les sens triomphent et où la culture n'est que masques ridicules, peintures corporelles clownesques, joailleries criardes et contes enfantins dont la profondeur est si misérable qu'on la dirait concave. Elle en est à évaluer ce raisonnement lorsque Muya déclare :

— Le cycle de cette vie dans laquelle nous gigotons comme si nous pouvions y changer quelque chose est si imprévisible que vous auriez très bien pu vous retrouver enveloppée d'un serpent au lieu que ce serpent se retrouve enveloppé par vous. Et le résultat n'a absolument aucune espèce d'importance quand il advient à l'intérieur du cycle naturel du cosmos.

Jane trouve soudain que, pour un homme dont la culture est d'une profondeur concave, Muya est intellectuellement supérieur à plusieurs de ses compatriotes.



Elle avale donc sa bouchée, mais revient à l'attaque, car elle n'a pas eu réponse à sa question.

— Est-ce vous qui avez déposé la tête du serpent sur mon oreiller ?

— Je n'avais pas terminé.

Pendant que Jane se demande ce qu'il n'avait pas terminé, Muya reprend :

— Le résultat de la mort est important lorsque l'homme tue sans raison valable. Et qu'il le fait au moyen d'outils avec lesquels aucun animal ne peut rivaliser. Aucun.

Jane, qui a subitement l'impression de se trouver dans un roman d'humour douteux aux passages philosophiques imprévisibles et inappropriés, repose sa question qu'elle ne se donne même pas la peine de reformuler :

— Est-ce vous qui avez placé la tête du serpent sur mon oreiller ?

— Non.

Jane hausse le ton :

— Qui est entré dans ma tente, alors ?

— *Bonjourf*, ma *nièjcfé*.

Marshall, le visage toujours crasseux, un bout de *jerky* dans la bouche, s'approche d'un pas lourd en dévisageant Muya.

— Il y a quelqu'un *f* qui t'embête ?

Sur le même ton qu'elle vient de prendre pour interroger Muya, Jane attaque son oncle.

— C'est toi qui as mis la tête du serpent sur mon oreiller ?

— Euh... nonf.

— Qui est entré dans ma tente, si ce n'est pas toi ?

— Je ne fsais pas, moi ! Commfent veux-tu fque je lef sache ?

Muya a rempli une assiette et la tend à Marshall qui, bougon, la frappe du revers de la main.

— Pfas befsin de vos cofchonneries, j'fai ma réserve de *jerky* !

Heureusement, Jane est alerte et elle adore les lanières. Elle est donc assez rapide pour rattraper deux morceaux de serpent avant qu'ils ne se retrouvent par terre et elle les engouffre en réprimandant son oncle de façon incompréhensible parce qu'elle a la bouche pleine, mais d'un doigt suffisamment menaçant pour qu'il comprenne qu'il n'est pas au Vietnam. Muya dévisage le Blanc avec des lances dans les yeux et Marshall s'éloigne. Le Congolais est pacifique, mais sa tolérance a des limites qu'on ne peut pas dépasser sans mettre son clignotant. Il enregistre ce qui vient de se passer au fond de sa mémoire et réserve un lionceau de sa lionne au vieux militaire.

De son côté, Jane est en mode enquête, car elle est loin d'être en paix avec les réponses de Muya et de son oncle. Elle avale une autre lanière, gobe une série de petits fruits, prend un grand thermos de café, puis part questionner

le reste de l'équipe. Il faut qu'elle sache comment la tête du serpent a atterri sur son oreiller.

Elle commence par Mafuta qui n'est au courant de rien, mais qui reconnaît :

— C'est bien le style des Congolais de jouer ce genre de tour.

Il propose à Jane de l'accompagner pour interroger les porteurs, car certains ne parlent que le lingala, mais l'exercice est vain, puisque tout le monde jure ne pas avoir mis les pieds dans la tente de la dame. Cela ne surprend pas Mafuta qui précise :

— Ce n'est pas le style des Congolais de jouer ce genre de tour.

Le groupe se disperse, plusieurs allant pêcher dans la Lukaya, d'autres cherchant des appâts pour fournir les pêcheurs et quelques-uns, dont Mafuta, flânant dans les environs en attente de la sortie imminente de madame Kitche en forêt pour transporter un peu de son matériel photographique que certains ont bien hâte de découvrir.

Il se trouve, toutefois, que Jane n'a pas du tout envie de faire de la photo. En fait, elle n'a qu'une envie surpassant toutes les envies qui ont pu la travailler depuis sa naissance. Les petits fruits, les lanières de serpent et le café, ayant bien travaillé, ont maintenant le goût de sortir danser le charleston. Malheureusement, il n'y a pas de piste de danse à l'horizon. Ce qui ne surprend pas Jane, car elle n'est pas sans se rappeler qu'elle est en plein cœur

de la jungle. Les élans de charleston la forçant à réfléchir à toute vitesse, elle en vient à se dire, cependant, et ce assez rapidement, que *toute* la forêt est une grande piste de danse et qu'on peut y danser le charleston comme le twist comme la rumba et même le cha-cha-cha sans contrevenir d'aucune façon aux lois de la jungle. Par contre, il faut s'isoler, se mettre à l'abri des regards et, idéalement, se mettre aussi à l'abri des ouïes et des odorats, surtout si l'on n'est pas très habitué au trio de danseurs fruits-serpent-café. Toujours est-il qu'afin de soulager cette grande envie qui la démange, Jane fausse cavalièrement compagnie à son équipe et fonce, mais à petits pas serrés, vers la portion la plus dense de la forêt. Au bout de quelque deux cents foulées, dont elle fait la moitié en chassant des moustiques et en poussant des grognements d'impatience, elle s'arrête et jette un œil derrière elle. Est-elle assez éloignée ? Elle n'en est pas certaine. Mais les danseurs, eux, en sont sûrs, car ils manifestent leur impétuosité en tapant du pied parce qu'ils veulent aller jouer dehors et s'exprimer. Têtue, Jane résiste à leur demande et s'enfonce encore et encore dans la forêt afin de ne pas risquer de polluer son équipe en lui présentant une chorégraphie grossière. Elle a encore parcouru cent mètres quand elle constate que la patience n'est pas la plus grande vertu des adeptes du charleston. Mais elle n'est pas prête à laisser se dérouler le spectacle, car elle sent que la piste qu'elle vient de choisir n'est

peut-être pas adaptée à recevoir toute une troupe. Elle avance donc encore d'une cinquantaine de pas lorsqu'elle s'aperçoit que même si elle est la responsable de ces professionnels du déhanchement, elle ne peut pas les empêcher d'extérioriser leur art. Elle se rend alors à l'évidence : quand les danseurs piaffent, il faut tout de suite ouvrir les rideaux et les laisser sortir afin d'éviter un grand bouleversement. Elle s'assoit vite aux premières loges et se dit : « Advienne que pourra et place au spectacle-flaqueflaque-flaqueflouqua-floucheque-flaque ! »

La performance allie les mouvements du charleston et du ballet classique, et elle est enlevante ! Alternant genoux et pieds tournés vers l'intérieur puis vers l'extérieur, les écarts suivent les glissés et les jetés qui croisent les déboulés qui rencontrent les pointes qui bondissent sur les fouettés et les fondus pour finir en un mélange de cabrioles aux teintes exotiques. Mais ce n'est pas tout. Le numéro est si apprécié que les danseurs décident d'offrir un rappel. Et voilà une deuxième prestation qui commence. La chose ravit Jane qui espère, toutefois, ne pas être obligée d'assister à un second rappel, car elle estime qu'il y a autre chose que le charleston dans la vie.

L'éclatante prouesse des danseurs ne s'éternise pas, cette fois, et elle tire déjà à sa fin. Jane se réjouit à l'idée que les artistes vont bientôt s'incliner pour faire leur salut final avant d'aller se nettoyer en retrait quand un singe,

*le singe de la veille, passe tout doucement devant elle avec Kiri sur ses épaules!* Jane croit halluciner! Elle hoquète d'indignation! « Quel effronté! » songe-t-elle. Sans perdre une seconde, elle appelle son amour :

— Viens, Kiri!

Le chien ne réagit pas, craignant sans doute les représailles de son kidnappeur. Jane décide alors de se relever pour prendre le primate par le collet de fourrure et le bardasser comme il le mérite, mais les danseurs n'ont pas tout à fait terminé leur numéro. Elle se retient donc de bouger pendant encore quelques secondes, car elle ne voudrait surtout pas qu'ils perdent pied par sa faute et que, sur elle, éclabousse un scandale.

La performance s'achève enfin et, tandis que les champions du charleston tirent leur révérence, Jane cherche la meilleure façon de les quitter sans qu'ils s'attachent à elle. Elle choisit de leur lever sa cagoule moustiquaire, et ce à plusieurs reprises, mais elle finit par ne pas avoir d'autre option que de la leur abandonner, car ils s'y accrochent un peu beaucoup.

Tout le temps qu'ont duré cette retenue puis cet au revoir entre Jane et les artistes, le singe est resté devant elle, à l'observer sans bouger. Idem pour Kiri qui a penché la tête à gauche, à droite, retroussant le museau et reniflant comme s'il percevait les efforts des danseurs. Maintenant que les prestations artistiques sont bel et bien terminées, Jane est libre de se mouvoir comme elle le

souhaite, mais elle choisit de le faire très lentement, malgré les moustiques qui l'assaillent, espérant ainsi pouvoir s'approcher suffisamment du primate pour lui ravir son ravissant Kiri. Cependant, la pauvre n'a pas fait deux pas, dont un sur quelques danseurs, que l'animal glisse le chihuahua sous son bras et grimpe dans l'arbre le plus proche.

— Aaaaaarrrrgggh! hurle Jane à s'en décoller la glotte, car elle est hors d'elle.

Avec raison parce que, d'où elle est, elle peut voir le singe qui la regarde, du haut de son perchoir.

— Cette situation est absurde! Qu'est-ce que tu vas faire avec mon chien, sale macaque, han?! Tu vas l'allaiter, peut-être? Ramène-le-moi illico, sinon je te jure sur la tête du vétérinaire de mon Kiri que tu vas finir empaillé dans mon salon!

L'animal pousse une série de petits cris semblables à des rires de bonne femme saoule et s'éloigne en sautant de branche en branche sans que cela semble perturber Kiri le moins du monde.

De retour au bivouac, Jane est toujours contrariée. Et de voir les hommes s'amuser, rigoler, folâtrer sans se soucier de savoir de quoi sera faite la prochaine seconde, tout cela l'enrage. Elle se dit qu'ils n'ont pas droit à cette insouciance, puisqu'ils n'ont rien! Et puisqu'ils n'ont rien, ils devraient être inquiets de ne pas savoir de quoi sera fait demain! Et puisqu'ils devraient être inquiets, ils seraient

censés être en train de travailler!!! Et craindre leur patron! Surtout si c'est une patronne!

— Mafuta! gueule-t-elle.

Le guide cesse de discuter avec un porteur pêchant dans la Lukaya, et marche tranquillement vers Jane avec ce calme et cette lenteur qui le caractérisent.

— Dépêchez-vous!

Mafuta hausse légèrement les sourcils.

— Oh... vous êtes pressée, madame?

— Je veux qu'on parte tout de suite en forêt! Allez vite!

— Il ne faut pas nous bousculer comme ça, madame.

— Je ne vous paye pas pour jacasser, alors dépêchez-vous!

— Mais nous sommes prêts depuis trois quarts d'heure, madame, et nous attendions après vous. Est-ce que nous sommes allés vous dire de vous dépêcher?

La réplique clôt le bec de Jane mieux que ne le feraient huit bananes et elle choisit de changer de ton afin de ne pas se mettre tous les hommes à dos pour une histoire de charleston qui s'est drôlement terminée.

— Tout va bien, madame? demande Muya qui, passant près de Jane avec la vaisselle sale, remarque son air perplexe.

— Oui, oui..., répond-elle machinalement en lui jetant un coup d'œil rapide.

Mais cela suffit pour semer un énorme doute dans sa tête. En voyant les assiettes souillées que transporte le



cuisinier, Jane ne peut s'empêcher de penser que c'est lui qui lui a servi les lanières de serpent ! Et que c'est lui qui l'a gavée de fruits ! C'est donc lui qui l'a rendue malade ! Toutefois, elle réévalue vite sa déduction parce qu'elle se rappelle tout à coup que Muya a mangé la même chose qu'elle et qu'il n'a pas semblé sélectionner les fruits et les morceaux de viande qu'il déposait dans chacune des assiettes.

Sa conclusion étant à l'eau, de même que la vaisselle que Muya lave en ce moment dans la rivière, elle chasse tous ces soupçons de son cerveau et se décide enfin à partir en forêt.

Pour cette première sortie officielle, Jane prétend ne pas vouloir s'embarrasser de tout son attirail photographique et n'apporte que son appareil compact, à la grande déception de Mafuta qui aurait bien aimé découvrir la haute technologie britannique et allemande qu'on lui a tant vantée dans ce domaine.

— C'est une randonnée de repérage ! s'exclame-t-elle, soudain très joyeuse et très en forme, ce qui ravit tout le monde.

Puis, se tournant vers son oncle, elle ajoute, tout bas :

— Du repérage avant de passer aux choses sérieuses...

Mafuta fait signe à ses hommes de remettre les deux malles contenant le matériel photographique à leur place tandis que Jane, dont le charleston a ouvert l'appétit, se dirige vers la tente-cuisine pour manger un petit quelque

chose et prendre un en-cas pour l'excursion. Chemin faisant, une horrible crampe lui tord les entrailles, un frisson de sueur lui monte dans la nuque, un épais voile blanc lui masque la vue et un vieux concept de gravité la fait tomber par terre, inconsciente.